

L'homme

Il se trouvait quelque part plus loin que les aiguilles de ma montre.

Cela n'a pas encore eu lieu. Il ne sait rien du trouble. Ce sont des odeurs de printemps suspendues dans l'air frais du matin, des odeurs d'abord, toujours, des odeurs maculées de couleurs, en dégradé de vert, en anarchie florale confinant à l'explosion. Puis il y a les sons, les bruits, les cris, qui expriment, divulguent, agitent, déglissent. Il y a du bleu dans le ciel et des ombres au sol, qui étirent la forêt et étendent l'horizon. Et ce n'est pas grand-chose, parce qu'il y a aussi tout ce qui ne peut se nommer, s'exprimer, sans risquer de laisser en route la substance d'une émotion, la grâce d'un sentiment. Les mots ne sont rien face à cela ils sont des habits de tous les jours, qui s'endimanchent parfois, afin de masquer la géographie profonde et intime des peaux; les mots, une invention des hommes pour mesurer le monde.

À l'époque, je m'attendais à plus rien dans ma vie.

Taire les mots. Laisser venir. Il ne resterait alors rien que la peau nue, les odeurs, les couleurs, les bruits et les silences.

Ça faisait longtemps que je me racontais plus d'histoires.

Les histoires qu'on raconte, celles qu'on se raconte. Les histoires sont des maisons aux murs de papier, et le loup rôde.

J'avais renoncé à partir... Pour aller où, d'abord?

Les retours ne sont jamais sereins, toujours nourris des causes du départ. Que l'on s'en aille ou que l'on revienne, de gré ou bien de force, on est lourd des deux.

Le soleil était en train de chasser la gelée blanche.

Le soleil-monstre suinte, duplique les formes qu'il frappe en traître, traçant les contours de grandes cathédrales d'ombre sans matière. C'est la saison qui veut ça.

Je le voyais pas. Comment j'aurais pu deviner?

Il connaît cet endroit autrement qu'en souvenir. Quelque chose parle dans sa chair, une langue qu'il ne comprend pas encore.

Comment j'aurais pu imaginer qui il était?

Il est grand temps que les ombres passent aux aveux.

L'enfant

Il s'avance dans le parc, pieds nus, bras légèrement décollés du corps, se tenant voûté, démarche faite d'hésitations ; progressant droit devant, comme dans un corridor tellement étroit qu'il lui est impossible de dévier d'une ligne imaginaire. Il n'a pas encore cinq ans, son anniversaire est dans sept jours. La date est soulignée sur un calendrier dans le grand salon.

Frêle silhouette réchauffée aux rayons d'un soleil qu'on lui a toujours interdit, « pour préserver ta peau », répète la vieille dame sans plus d'explications ; mais les interdits ne sont-ils pas faits pour être franchis, et même saccagés, piétinés, détruits, afin que d'autres apparaissent, encore plus infranchissables et surtout plus enviables ? Il n'échappe pas à la règle en marchant dans l'allée. Au début, il grimace lorsque des graviers s'incrument dans la tendre plante de ses pieds, puis il finit par ne plus rien sentir, trop accaparé par cette liberté dont il rêve à longueur de journée, campé en temps normal derrière de grandes fenêtres closes aux vitres parfaitement transparentes, donnant le change,

avec à la main un livre d'images ou quelque objet de nature à tromper son ennui.

L'ombre des arbres ne l'atteint pas. Cela le rend heureux de sentir frissonner sa peau au contact d'une lumière sans filtre. Les femmes ne l'ont pas vu sortir de la vaste demeure aux allures de château. C'est la première fois qu'il échappe à leur vigilance ; il s'y est longuement préparé, pour ne pas manquer son coup. Il ne se retourne pas, craignant de voir apparaître quelqu'un qui accourrait vers lui, le visage barbouillé d'affolement, quelqu'un qui le sermonnerait et le ramènerait séance tenante dans ce ventre de pierres qui l'étouffe. Elle, la vieille dame. Alors, il ne se retourne pas, invoque quelque dieu enfantin pour qu'il la tienne à distance, le temps qu'il accomplisse ce qui gonfle son cœur. Bien sûr, il est trop jeune pour concevoir l'espace et le temps ; ne conçoit que la liberté et ce qui s'ouvre devant lui : une porte immense, sans battants, ni ferrures, ni gonds, ni verrou, ni même l'ombre d'une porte.

Il est presque arrivé, n'a plus qu'à tendre le bras pour ouvrir ; une vraie, celle-là, faite de bois solide. « Mon Dieu, si tu me permets d'aller jusqu'à lui, je t'appartiendrai pour toujours » ; il en fait serment à voix haute. Et, comme il s'apprête à pousser la porte, son cœur cesse de battre. Un bruit au-dessus, décuplé par la peur. Roucoulement. Ce n'est rien qu'un pigeon qui va et vient sur une dalle en quête de débris accumulés par la pluie durant la nuit. Son cœur pompe de nouveau le sang, et le recrache bonifié. Le temps et tout ce qui se passe à l'intérieur prend un sens, même le désordre a du sens.

Il relève la clenche et tire la porte à lui de toutes ses forces,

avec ses deux petites mains aux ongles manucurés, de sorte à ménager un entrebâillement tout juste fait pour y glisser le profil de son corps. Il pénètre dans ce large couloir qui distribue une série de stalles faites de bardeaux dans leur partie inférieure, prolongées d'épaisses grilles en fer ; il en compte huit au total. Émergeant de la pénombre floutée par la lumière du dehors, des chevaux s'ébrouent en regardant l'enfant d'un air hautain, quémendant pour la forme une mesure de fourrage par des mouvements de tête, plus curieux de l'apparition que de ce qu'ils pourraient obtenir d'elle, ne croyant pas vraiment qu'un si petit être puisse satisfaire leur demande. L'enfant observe les animaux, cherche celui qui, plus que tout autre, emballe son cœur de gamin à chaque fois qu'il le voit parader derrière les vitres sous la carcasse aguerrie de l'homme qu'on lui interdit aussi d'approcher ; deux silhouettes épousées, convolant dans les allées du parc, l'une chérie et la seconde enviée. Le voici. Animal vénéré. L'enfant laisse filer du temps, il veut que le cheval le reconnaisse comme il l'a reconnu lui au premier regard qui fit galoper son cœur jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'instant précis de la rencontre. Janus, il sait son nom, car il l'a entendu prononcer par la vieille dame, le préféré de son fils, a-t-elle dit un jour en écrasant une larme vénéneuse. L'enfant attend encore une poignée de secondes. Une douce peur frémit sous sa peau, une de ces peurs délicates qui mènent à l'inconnu. Il ouvre la porte de la stalle, entre, la repousse et s'en tient là. Le cheval renâcle, recule, se calme un peu et s'immobilise contre le mur du fond ; il ressemble à une pierre de jais enfoncée dans un banal rocher, une enveloppe

démoniaque où brûlent des feux. L'enfant n'est rien face à l'animal ; il le sait, et pourtant il marche vers lui, ses pieds nus foulent la paille maintes fois tassée par la bête prodigieuse, qui dresse fièrement la tête sans jamais l'abaisser tout à fait. Debout désormais sous la gorge, l'enfant lève un bras, le tend au maximum, et de la pointe des doigts ne parvient qu'à effleurer la naissance du poitrail.

Janus, réputé pour sa fougue et sa part indomptable, héritage de la sauvagerie de ses ancêtres, soulève un sabot, le repose et le soulève de nouveau, toujours plus haut, toujours plus fort, observant ardemment l'enfant ; et les martèlements dévorent l'espace qui les sépare à peine. Il ne s'agit pas d'exprimer une véritable colère, plutôt l'esquisse d'une puissance animale. À cet instant, l'enfant devrait être terrifié. Il ne l'est pas. Ses yeux brillent de fierté, déclament un bonheur silencieux. Puis il baisse la tête, ferme les yeux. Attend. Attend que naisse enfin l'inconcevable lien, le temps de donner à l'animal l'occasion de l'épargner ou de lui offrir le néant. Peu importe ce qui se passera ensuite. Cela doit être.

Gabriel

J'ai avancé en âge, traversé le temps en voyageur obéissant et attentif; et me voici toujours entre les mains du Seigneur, paré de confusion. En vérité, je ne les ai jamais quittées, même s'il me semble qu'en maintes occasions il n'a su que faire de moi. Par mes actes au moins, je ne l'ai jamais trahi.

Je me souviens du jour où me fut octroyé l'insigne honneur de servir l'Église, sous l'égide du chanoine D. en la cathédrale du T., bercé par le *veni creator* en fond sonore de ma profession de foi; en pensées et en paroles, une main sur les Évangiles en guise de paraphe: *Que Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles*. J'embrassai ensuite la froide pierre de l'autel, offrant mon cœur à la Passion du Christ. Ce baiser dont je garde encore le goût lorsque me vient le désir du souvenir, comme tout homme qui souffre du présent.

Mes parents auraient désiré que je m'élève plus haut dans la hiérarchie ecclésiastique, en tout cas plus haut qu'une simple charge pastorale. Ils ne sont plus là pour m'en faire grief, ni me pousser à plus d'ambition que je n'en recèle; disparus

trop tôt, comme l'on dit en pareille circonstance. J'imagine que, s'ils m'ont appelé Gabriel, c'est qu'ils avaient l'idée de tracer à l'avance une voie qui me mènerait directement au sacerdoce. Je pense encore souvent à eux, différemment que de leur vivant, bien sûr. Nos conversations sont désormais apaisées et je dois reconnaître qu'ils n'avaient pas tort sur tout, ni raison non plus.

Je ne crois pas avoir jamais douté de la sainte parole. Ce n'est pas de Dieu dont il est question, mais des hommes et des femmes que j'ai eu à côtoyer tout au long de mon existence. Peut-être aurais-je dû me faire moine, pour ainsi moins endurer leur contact, les tourments de leur âme. Je me serais baigné dans mon propre silence, occupé à prier, méditer, lire les textes sacrés, examiner ma conscience au creux du grand mystère. Une forme de liberté, à mon sens bien supérieure à celle qui m'apparaît aujourd'hui comme asservie par ma foi ; et ce divin impôt que j'ai toujours payé, jour après jour, ne m'a jamais semblé aussi pesant que maintenant, dans cette conjonction où l'humain et le sacré ne veulent se mêler.

Faut-il vieillir pour voir grandir le doute de n'avoir pas été à la hauteur de ma mission ?

Vieillir, est-ce la seule façon d'éprouver durablement la foi ?

Je ne suis pas un ange ; même le plus vertueux des hommes n'est qu'un homme et ne peut prétendre à plus que cela. Je n'ai rien de commun avec la représentation cloquée des chérubins qui ornent la voûte de l'église. Ce n'est pas l'idée que je me fais d'un enfant. Ces petits anges qui perdent leurs

ailes en grandissant, avec leur chevelure opulente, leur corps trop adulte, leur indécente nudité, ne ressemblent pas aux miens. J'attends chaque jour que la peinture s'effrite encore un peu, et tombe en lambeaux. Je ne ferai rien contre. Je n'ai jamais voulu fouiller ce trouble.

C'est un élan que je prends, rien de plus. J'ai besoin d'entendre les mots sortis de ma bouche ; comme si, au détour de mes paroles, je souhaitais percevoir un signe, ou quelque symbole enfoui me ramenant à Dieu. Moi qui me tais si souvent, qui tais même l'abominable, parce que j'ai juré, oui, juré de m'alléger de ce corps terrestre, afin d'épurer mon âme de tout le mal qui m'est confié, sans jamais m'absoudre de la souffrance d'autrui, comme cette terrible histoire que je garde en moi et qui me ronge depuis tant d'années, que je n'ai jamais pu partager avec quiconque, car pour cela il m'aurait fallu un grand ami et n'être pas curé. Le dévouement que je porte au Seigneur étouffe les sentiments dont se parent les gens de commune nature. Obligé par la foi, on ne peut pas offrir aux autres ce que l'on ne peut recevoir en retour. J'ai vu bien des humains ne pas survivre à ça.

Tu m'as donné pour vie une largeur de main. Mon temps est néant devant toi... Tout homme est un souffle, une image vouée à disparaître, une ombre qui s'agite. J'ai appris que seules les questions importent, que les réponses ne sont que des certitudes mises à mal par le temps qui passe, que les questions sont du ressort de l'âme, et les réponses du ressort de la chair périssable. J'ai appris que chaque histoire est grande de son propre mystère, surtout lorsqu'elle dérive vers la douleur, et que l'on

aura moins à souffrir auprès de Dieu, qu'il s'en porte garant. J'ai voulu repousser ma propre douleur, pour mieux endosser celle des autres. Il aura suffi de la souffrance d'une femme.

Je ne me suis pas engagé à contrecœur dans le renoncement. Ce ne fut jamais un effort d'être sanctifié en adoptant cette vie faite de prières, de méditation, de lectures spirituelles, de visites et de retraites. J'y étais préparé. Je voulais transmettre la sainte parole, la relayer, la rendre compréhensible, en être l'interprète en quelque sorte. Le véritable effort, l'immense difficulté, a toujours été d'écouter mes paroissiens, de simplement les écouter. Avant de les entendre en confession, je n'imaginai pas la mission si difficile à mener à bien. J'ai toujours fait face aux fautes, aux mensonges avoués, aux trahisons, aux douleurs intimes ; je les ai assumés sans jamais trahir mes vœux, n'ai commis nulle action de nature à infléchir le destin de quiconque. Ou presque.

« Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché... » Des paroles maintes fois entendues, autant de douces sentences à prononcer. J'ai parfois songé à les juger plus durement, je l'avoue, me souvenant aussitôt qu'il n'est pas dans mes attributions de pardonner en mon nom, que seul le Seigneur a le pouvoir de racheter tous les péchés. Je ne fais qu'écouter de petits secrets traduits en fautes particulières qui viennent jour après jour s'accumuler dans la fosse commune, avec les autres péchés du monde. Puis je récite ma leçon.

« Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché... », une injonction qui déjà porte un pardon. Aucune de leurs voix ne m'est plus inconnue, si bien que, lorsque, me promenant au

village, je croise celui-ci ou celle-là, le regard honteux de lire ou de croire lire sur mon visage ce que je sais d'eux et que je m'efforce de cacher je les vois baisser la tête, comme s'ils me demandaient de nouveau pardon, nullement certains qu'une seule confession ait pu suffire à les absoudre de leurs si grandes fautes. Aucune voix, dis-je? Non, ce n'est pas vrai, il fut une exception, une terrible exception.

Je me souviens de ce « Mon père... », mais pour la première fois, il n'y eut pas de *Pardonnez-moi*; il n'y eut plus rien pendant un temps, sinon le souffle chaotique d'une respiration. « Je vous écoute », dis-je. « Mon père... », encore, et ce fut tout. J'eus beau chercher dans ma mémoire, cette voix fluette m'était inconnue. Une femme, sans nul doute. Elle, donc, répéta plus distinctement le « mon père », comme si elle jetait une eau forte ayant la faculté de ronger la matière pour figer une scène; ce « mon père » vint alors se graver en un endroit inaccessible de mon cerveau. Elle avala de la salive, son souffle s'accéléra. Je percevais l'émotion dans sa voix, la fatigue physique, ou quelque poids spirituel dont je ne savais encore rien. Les yeux fixés sur la cloison ajourée, j'attendais qu'elle libère les tensions, dans un silence démesuré au creux duquel je tentais de dessiner un profil entre les losanges marquetés, devinant une paupière battant à intervalles irréguliers, l'arête d'un nez plantée dans une ombre, un menton irisé de bribes désordonnées de lumière, des lèvres tremblantes que j'imaginai bousculées par trop de mots à trier, pour dire l'essentiel, noyer les inutiles afin de sauver tous les autres. « Mon père... », toujours, prononcé d'une voix plus apaisée,

non comme si l'inconnue enfonçait de nouveaux clous dans la cloison qui nous séparait, mais plutôt comme si elle tentait d'en retirer certains. Je détournai le regard, afin de me concentrer sur la voix, cette voix à peine voilée par le désir de n'être entendue que de moi, ou peut-être et sûrement de celui qui parlerait bientôt par ma bouche. Je me trompais. « Mon père, on va vous demander de bénir le corps d'une femme à l'asile. » Puis elle se tut. Je l'entendis reprendre son souffle. J'eus peur qu'elle ne parte et m'approchai de la cloison.

– Et alors, qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? demandai-je, sans comprendre pourquoi un tel aveu semblait lui coûter tant d'efforts.

– Ce n'est pas...

Elle s'interrompit. Je plissai les yeux pour creuser un peu mieux la pénombre. Sa peau semblait éteinte, comme si la pâle lumière provenant de l'église eût glissé le long des pentes douces de son visage, à la manière d'une rivière brusquement asséchée.

– Sous sa robe, c'est là que je les ai cachés, parvint-elle à dire.

– De quoi parlez-vous ?

– Les cahiers...

– Quels cahiers ?

– Ceux de Rose, ajouta-t-elle comme si c'était une évidence.

– Qui est cette femme ?

Elle ne m'écoutait pas.

– Je veux pas être la seule à savoir.

– Pourquoi ne pas m'avoir apporté ces cahiers, s'ils sont si importants à vos yeux ?

– Ils nous fouillent chaque fois que nous sortons. Vous, ils n’oseront jamais...

Un bruit de pas se fit entendre sur les dalles. L’inconnue se figea. Quelques secondes s’écoulèrent dans une tension palpable.

– Vous ferez ce que je vous demande? questionna-t-elle d’une voix étouffée.

– Attendez!

– Vous le ferez?

– Ne partez pas encore.

– Dites-moi que vous le ferez.

– Je le ferai.

Le rideau s’entrouvrit, elle jeta un regard dans l’église, puis sortit en toute hâte. Le visage collé à la cloison, j’eus à peine le temps d’apercevoir, entre deux balancements du tissu, une silhouette encapuchonnée s’éloigner à vive allure sans se retourner. Je sortis du confessionnal aussi vite que je pus. Plus aucune trace de la femme. Angèle était agenouillée sur un prie-Dieu, le visage enfoncé dans ses mains aux allures de coquillage voué à la préserver de toute distraction. Il me semblait sortir d’un rêve. Je retournai m’asseoir dans le confessionnal, cherchant vainement une preuve de la présence de cette femme, me demandant si la conversation avait réellement eu lieu. Les événements futurs allaient bien vite m’apporter une réponse irrévocable.



J’avais vingt-huit ans à cette époque. Je m’apprêtais à bénir des animaux, des arbres à fruits, des récoltes sur pied, et pas un

seul humain. C'était le lendemain de la visite de l'inconnue, trois jours avant l'Ascension, le premier des Rogations. Charles, mon sacristain, quelques enfants du catéchisme et moi-même partîmes à pied au lever du jour.

Nous battîmes la campagne, allant de ferme en ferme, invoquant la protection du ciel pour les récoltes à venir, à grand renfort de litanies, recevant pour toute réponse un *ora pro nobis* de circonstance. Braves gens de la terre, ils avaient toujours quelque chose à nous offrir, le boire ou le manger, et certains même, ce qu'ils ne possédaient pas. En cette période de prières champêtres, il ne s'agissait pas d'être suffisamment présomptueux pour imaginer libérer le monde du malheur, mais simplement de communier ; de sorte que, si une catastrophe se produisait dans le futur, il était a posteriori toujours possible d'en imaginer de pires. Les souffrances placées sur notre route sont faites pour être endurées, une manière d'éprouver les âmes éraflées. J'en ai toujours été conscient. Les âmes. Les Pères m'ont enseigné qu'elles ne se vernissent pas, qu'elles se traitent en profondeur, qu'il est bien plus charitable de pardonner l'homme balloté par le malheur que de courtiser celui qui par naissance et fortune en est préservé. La vertu sans mérite n'est rien d'autre qu'un déguisement de carnaval.

Je portais ainsi la bonne parole, sans jamais faiblir. Lorsque nous en eûmes terminé, nous rentrâmes au village. Les enfants rejoignirent l'école en piaillant comme de jeunes poulets libérés d'une volière. Il était temps de préparer la basse messe en compagnie du sacristain. Charles et moi nous connaissions depuis un an qu'il était à mon service. C'était un jeune

homme intelligent, énigmatique par bien des aspects, d'une fidélité irréprochable, orphelin, et muet de surcroît. Il avait appris à lire sur les lèvres et communiquait grâce à une ardoise enfouie dans une besace qu'il ne quittait jamais. Peu après son arrivée, il m'avait confié que ses parents étaient morts de la tuberculose quand il était enfant, et qu'il avait ensuite été placé chez les Jésuites. J'avais alors voulu lui poser d'autres questions concernant ses origines, mais j'y avais bien vite renoncé en le voyant se refermer sur lui-même. Je le surprénais parfois, perdu dans ses pensées, absent au monde qui l'entourait, méditant peut-être, me donnant simplement à voir une enveloppe triste.

Nous n'avions pas encore terminé les préparatifs, qu'un homme se présenta à l'église, vêtu de l'uniforme gris des employés de l'asile situé en limite de ma paroisse. Il me demanda si je pouvais venir bénir un corps. La nuit et la matinée passées m'avaient presque fait oublier la visite de l'inconnue la veille, et l'homme venait de brutalement réveiller ma mémoire. Après un moment d'hésitation, je lui dis que je me rendrais à l'asile dès que possible dans l'après-midi.

La basse messe terminée, je déjeunai de quelques noix et d'un morceau de pain frais avec du fromage. Peu après, Charles vint me prévenir que le boghei était attelé et que nous pouvions nous mettre en route dès que je le souhaitais.

Nous quittâmes le presbytère à l'aplomb du soleil. Habituellement, je profitais du trajet pour admirer le paysage, mais cette fois-ci, ressassant les paroles de l'inconnue, je n'étais pas enclin à la contemplation. Bientôt, la flèche d'ardoise de la

grande chapelle apparut au détour d'un virage, émergeant de l'abondante végétation, plantée dans un ciel clair.

L'asile était un ancien monastère sécularisé, reconverti depuis une trentaine d'années en établissement pour aliénés mentaux, perdu au milieu d'une vaste forêt, cerclé par de hauts murs d'enceinte qui lui donnaient l'allure d'une forteresse. Tout avait débuté au treizième siècle, sous le règne de Philippe-Auguste et le pontificat de Grégoire IX. Un seigneur sans scrupule des environs, qui vivait dans un château dominant les gorges de la Vézère, tua de sang-froid un religieux d'une abbaye voisine. L'homme d'Église avait eu l'impudence de s'opposer à l'élection comme abbé de l'un de ses neveux. Peu de temps après, le pape, ayant eu vent de la fâcheuse affaire, ordonna au noble d'expier son crime « d'éclatante manière ». Ce dernier obtempéra de bonne grâce en faisant ériger une chartreuse en pleine forêt, comme preuve de sa rédemption et aussi de sa toute-puissance. Il fit d'abord construire une église au centre de l'édifice, prolongée par un grand cloître reliant douze cellules identiques destinées à accueillir les moines. Le pape en fut satisfait et accorda son pardon. L'affaire était réglée. La chartreuse prospéra et se développa ainsi durant un peu plus d'un siècle, accueillant toujours plus de moines, qui trouvaient en ce lieu l'écrin parfait à la méditation. La folie meurtrière des hommes allait pourtant se propager bientôt jusqu'en ce havre. Les guerres se succédèrent. Le monastère fut détruit, puis reconstruit à maintes reprises. Prévenus de l'imminence des attaques par les paysans de la région, les moines se réfugiaient en hâte dans les nombreux souterrains creusés au fil des ans,

qui débouchaient au cœur de la forêt, et certains même, aux abords des villages voisins. En s'enfuyant, ils emportaient leurs reliques les plus précieuses. Puis, les pillages terminés et les soudards enfin éloignés, les religieux regagnaient le monastère en ruine, le rebâtissant inlassablement. Leur lot pendant cinq cents ans. Au début du dix-neuvième siècle, l'ordre ne pouvant subvenir à l'entretien du monastère, les derniers chartreux quittèrent les lieux, la mort dans l'âme. Un riche bienfaiteur, sensibilisé aux comportements déviants, à cause des graves troubles mentaux dont l'un de ses enfants était atteint, le racheta aussitôt pour en faire un lieu de recherche destiné à développer cette branche encore balbutiante de la médecine.

Ayant toujours été féru d'histoire, je m'étais passionné, dès mon arrivée, pour cette région et la destinée du monastère. J'avais ainsi pu glaner une multitude de documents lors de mes nombreux déplacements aux archives du diocèse et dans les communes avoisinantes. L'année écoulée, avec mon sacristain, nous avons même réussi à matérialiser le réseau complexe des souterrains désormais condamnés, de sorte que nous avons fini par reconstituer le monastère et ses alentours au temps de sa splendeur.

Le gardien avait été prévenu de notre venue. Il nous ouvrit la lourde porte à deux battants, puis nous pénétrâmes dans l'établissement. À chacune de mes visites, je me sentais minuscule, particule d'un tout qui n'avait plus cours, comme écrasé par un grand mystère enfoui. Charles poussa l'attelage dans l'allée principale, longeant la chapelle et les anciennes cellules de moines, avant de s'arrêter devant un bâtiment massif.

Depuis le temps, je connaissais parfaitement le protocole à suivre. Je descendis seul, et gravis la volée de marches étroites creusées en leur milieu qui débouchaient dans le bâtiment des soins, là où se trouvait le bureau du médecin aliéniste qui dirigeait l'asile. Je m'engageai ensuite dans un couloir sentant le bois ciré, puis frappai à la porte du maître des lieux. J'entendis le son à peine audible d'une voix. J'entrai. L'homme se leva vivement de son fauteuil.

– Bonjour, monsieur le curé.

– Bonjour, docteur, dis-je tout en m'approchant du bureau encombré de piles de dossiers.

– Vous avez fait vite.

– Comme toujours.

Il esquissa un sourire et amena les mains dans son dos. Il ne m'offrit pas de m'asseoir, demeurant debout lui aussi. C'était un homme replet, d'une quarantaine d'années, engoncé dans un costume fait de trois pièces parfaitement ajustées. Il portait également une chemise éclatante de blancheur boutonnée au col, surmontée d'un foulard qui laissait voir, côté droit, l'extrémité d'une vilaine cicatrice ressemblant à la serre d'un oiseau de proie. De son visage creusé de traits profonds émergeaient deux petits yeux vifs d'un bleu très pâle, presque transparent, qui semblaient ne jamais vous laisser de répit dès qu'ils se posaient sur vous. Malgré sa petite taille, l'homme en imposait par son assurance.

– Puis-je voir la défunte? demandai-je.

– Bien sûr, attendez-moi là, je reviens, dit-il.

Le docteur se dirigea vers la porte, l'ouvrit et disparut sans

la refermer. Il revint quelques secondes plus tard, accompagné d'une infirmière. Elle me salua d'une révérence, puis me conduisit jusqu'à une petite pièce prolongeant l'infirmierie, qui tenait lieu de morgue occasionnelle. Un cercueil reposait sur une table. Je m'approchai en faisant le signe de croix, et découvris le corps d'une grande femme aux cheveux blancs vêtue d'une robe noire. Elle n'avait pas l'air vraiment âgée. On aurait dit que ses cheveux avaient prématurément blanchi, comme, paraît-il, sous le coup d'une intense émotion, ou bien d'une grande frayeur. La robe lui descendait aux chevilles et ses pieds décharnés en émergeaient comme deux petites excroissances incongrues. Elle avait l'air de dormir d'un sommeil paisible. Pendant que je l'observais, l'infirmière se tenait face à moi, de l'autre côté du cercueil.

– Pourriez-vous me laisser un moment avec elle ? demandai-je.

Elle prit une longue inspiration avant de me répondre.

– Bien sûr, mon père.

La voix me transperça, celle entendue la veille dans le confessionnal, j'en eus la certitude. Je contins mon trouble du mieux que je le pus, les yeux rivés sur la défunte.

– Tout va bien ?

Je me retournai vivement, découvrant le directeur dans l'embrasure de la porte. J'en avais oublié sa présence.

– Oui, tout va bien.

Il jeta un regard sans équivoque à l'infirmière.

– Vous pouvez disposer, lui dit-il sèchement.

Elle contourna le cercueil, tête baissée. Le directeur pénétra dans la pièce pour lui céder le passage.

– J’aimerais rester seul avec elle, dis-je.

Il eut un instant d’hésitation, effleurant une nouvelle fois sa cicatrice.

– Bien entendu, dit-il au bout d’un moment.

Il sortit à contrecœur, laissant la porte ouverte. J’attendis qu’il s’éloigne. Il n’était plus temps de tergiverser. Je fis le tour du cercueil. Désormais sur mes gardes, face à la porte, je ne risquais pas d’être surpris une seconde fois au cas où le docteur réapparaîtrait. Je saisis délicatement le pan inférieur de la robe en prenant soin de ne pas toucher la dépouille. Je relevai lentement le tissu, dénudant les jambes. Il me semblait commettre un sacrilège, mais le désir de savoir était plus fort. Les cahiers m’apparurent alors, comme enfantés, pliés en deux et calés entre les genoux. Sans même les ouvrir, je les attrapai et m’empressai de les dissimuler sous mon aube, les arrimant à l’aide de ma ceinture. Je remis aussitôt le vêtement de la défunte en place, puis épongeai mon front d’un revers de manche.

Je tentai ensuite de me concentrer sur ma prière, malgré la multitude de conjectures qui s’épanouissaient à l’intérieur de ma pauvre tête, résultat des événements improbables qui venaient de se succéder en à peine vingt-quatre heures. Après ce temps, qui me permit aussi de reprendre mes esprits, je quittai la pièce en jetant un dernier regard à la mystérieuse femme. Un rayon de lumière égaya son visage paisible, comme si elle me remerciait d’un sourire.

Le docteur m’attendait dans la pièce attenante. Me voyant approcher, il effleura plusieurs fois la cicatrice de l’index, et